



## Entretien

Hervé Mazurel :  
« Vivre masqué  
nous transforme »

Pour l'historien, l'épidémie  
a bouleversé nos gestes  
les plus anodins.  
Suite de la série sur « Les  
penseurs de l'intime »

PAGE 33

# IDÉES

## Hervé Mazurel

« Nos gestes  
 les plus anodins  
 sont devenus  
 source  
 d'inquiétude »

LES PENSEURS DE L'INTIME 2|10

L'historien des sensibilités analyse comment la crise sanitaire affecte à la fois nos façons de sentir et de ressentir, nos perceptions intimes de l'espace et du temps, mais aussi nos gestuelles et attitudes corporelles

### ENTRETIEN

**H**istorien et musicien, maître de conférences à l'université Bourgogne-Franche-Comté, Hervé Mazurel a récemment publié *Kaspar l'obscur ou l'enfant de la nuit* (La Découverte, 343 pages, 19 euros). Cofondateur de la revue *Sensibilités. Histoire, critique et sciences sociales*, il analyse la façon dont la pandémie a bouleversé notre vie sociale et affective.

**Dans quelle mesure la crise sanitaire a-t-elle altéré nos sensibilités ?**

Les premières semaines, je fus surtout frappé par le bouleversement de nos interactions sociales les plus ordinaires, ces microritualités qui font la théâtralité du monde social. Soudain, l'impératif de distanciation a fait peser un puissant interdit sur la proximité des corps, sur les embrassades, les poignées de main, les accolades, tout ce qui donne de la chaleur à notre vie. Chacun peinait à trouver la juste distance aux autres, craignant soit d'être approché de trop près (d'où des tactiques d'esquive, des conduites d'évitement), soit d'oublier les gestes barrières (cette nouvelle « fausse note », dirait Erving Goffman, dans les règles de civilité). Tout aussi surprenant :

notre inventivité sociale, la vitesse à laquelle on a vu surgir et s'imposer de nouvelles partitions, d'autres gestes de salutation : toucher du coude, contact à poings fermés, bises virtuellement projetées... Or, rien n'est plus parlant à un chercheur en sciences sociales que ce moment où l'on redécouvre l'arbitraire logé au cœur de l'évidence, l'étrange sous le familier.

### **Pourquoi la première vague de cette crise sanitaire a-t-elle mis en relief l'entrée dans la « civilisation tactile » ?**

A l'époque du premier confinement, où nous n'étions pas encore masqués, nos peurs étaient en effet focalisées sur le contact tactile inopiné. Tant avec le corps d'autrui et ses projections qu'avec les matières et surfaces où pouvaient subsister ces fameuses gouttes porteuses d'un virus dont on découvrirait alors le caractère ultra-contagieux et létal. D'un seul coup, le Covid-19 installa un ennemi invisible et mortel au cœur de notre univers perceptif quotidien.

Aussitôt, nos gestes les plus machinaux et anodins sont devenus source d'inquiétude : récupérer de la monnaie, taper nos codes de carte bancaire, appuyer sur le bouton de l'ascenseur, partager des écrans tactiles avec d'autres... En bâtissant cette civilisation du tout-digital, certes porteuse d'un incroyable confort matériel, nous n'avions pas imaginé nous trouver un jour à la merci du toucher et d'une telle menace vitale. Par là, nous avons aussi redécouvert sa prévalence trop oubliée dans nos existences. La peau étant la matrice des autres sens, le toucher est un peu « le sens des sens », comme le dit l'anthropologue David Le Breton, le plus important dans la conscience que nous prenons de nous-mêmes.

### **Qu'est-ce que le fait de vivre masqué fait à nos sensibilités ?**

Vivre masqué transforme à la fois notre vie sensorielle et notre vécu émotif. Avec le port du masque (et la découverte de la transmission du virus sous forme d'aérosols), c'est également notre odorat qui s'est trouvé désorienté. Bien qu'il nous protège de certaines odeurs désagréables (sauf de la redécouverte surprenante de notre propre haleine), le masque nous fait perdre aussi l'infinie variété des messages olfactifs, dont bien des sources de plaisir associées à la richesse des senteurs et parfums. La vie masquée intro-

duit aussi un autre régime du visible et de l'invisible. Toute rencontre, rappelait Jean Starobinski, est rencontre d'un visage. Toute relation débute par un échange de regards, de paroles, de sourires ou non... Or ici, le masque agit comme un mur, qui ne laisse voir le visage d'autrui qu'à demi nu et nous prive du mouvement de ses lèvres, de ses rictus, de ses moues... Bref, de tout ce langage émotionnel qui nous renseigne sur son état affectif et ses dispositions à notre égard.

A force, nous avons l'impression de vivre comme dans un hôpital à ciel ouvert. Non pas au beau milieu d'un carnaval géant où l'on profiterait de la vie masquée pour vivre plus, se jouer des interdits, des identités figées, de l'ennui des tâches ordinaires... Le masque, au contraire, renforce ici la distance des êtres, accroît le sentiment de solitude et contribue à une forme de désensibilisation généralisée des relations sociales, dont le coût psychique d'ailleurs est déjà très visible, et pas seulement chez les plus fragiles.

### **Comment et de quoi les contemporains, dont vous avez collecté les récits oniriques, rêvent-ils pendant la crise sanitaire liée à la pandémie ?**

L'idée de cette collecte, intitulée « rêves de confins », revient à la psychanalyste Elizabeth Serin, avec qui je travaille et qui, très tôt, a observé l'impact de la pandémie sur la vie onirique de ses patients. Nous avons collecté plus de 400 récits de rêve au cours du printemps. L'expérience du confinement, la confusion soudaine des rythmes de vie, la fracture moins nette entre la nuit et le jour nous ont laissés, le matin, plus longtemps « dans le cercle enchanté du rêve », comme dit Walter Benjamin. Ce qui en a favorisé le souvenir et l'envie d'y donner sens. Les premiers temps, les rêves de mort, de pénurie et de contamination dominaient. Non sans références historiques d'ailleurs. A la peste, par exemple, comme celui de cette jeune femme brutalement réveillée après avoir découvert « un nid de rats dans sa main ». Les plus âgés sont par ailleurs très présents dans ces songes, où affleure souvent la culpabilité ressentie par leurs descendants face à la solitude des mourants ou l'impossibilité de rendre un hommage minimal aux morts. Frappe aussi le poids mémoriel de la seconde guerre mondiale, à travers la hantise palpable d'avoir à montrer ses papiers et attestations à la police, ou dans le



rapprochement récurrent fait entre le monde de l'hôpital et l'univers des camps.

On compte aussi de nombreux rêves de trains, détournés, à l'arrêt ou sans destination. Le plus marquant est celui d'une femme qui, à chaque gare, voit un de ses proches rester à quai, sans parvenir à monter à bord, portes et fenêtres restant désespérément fermées. Enfin pointaient, les dernières semaines surtout, de nombreuses tentatives d'évasion, au travers de rêves érotiques ou des rêveries de lointains – des fantasmes d'îles désertes préservées du virus –, ou consistant à ouvrir des brèches, écologiques notamment, dans l'opacité du futur.

**En quoi une « vie minuscule », comme celle de Kaspar Hauser, le plus célèbre « enfant sauvage » européen du XIX<sup>e</sup> siècle et dont vous retracez le parcours, peut-elle être un « cas majuscule » de la façon dont un individu peut incorporer l'histoire ?**

À l'école d'Alain Corbin, j'ai appris que l'histoire se loge dans les moindres de nos gestes et postures corporelles, mais aussi qu'elle imprègne toute notre affectivité. Montrer que la psyché elle-même, jusque dans ses profondeurs inconscientes, est également une région de notre histoire collective : voilà ce que je m'efforce aujourd'hui de faire. Et c'est ce que Kaspar Hauser, cas limite s'il en est, nous permet, je crois, de mieux comprendre. Quoique en négatif ; par contrepoint. Pourquoi ? Parce que cet enfant, qui a surgi d'on ne sait où, le 26 mai 1828, à Nuremberg, a été séquestré treize ou quatorze ans et coupé de tout contact humain.

Avant de « naître au monde une seconde fois », il a vécu hors de l'histoire, dans l'inconscience de soi, des autres et du monde. N'ayant pas été socialisé, il a été privé de tout l'acquis historique des générations précédentes. Dès lors, rien ne le rattachait à son époque, à un groupe social, à un genre ou une génération. Son corps et ses gestes étaient dissonants, sa sensorialité inouïe, son affectivité des plus intenses, du moins jusqu'à ce qu'il apprenne, dans la douleur, les mœurs, codes et usages de son temps. Or, la trajectoire aberrante de cet « homme sans habitus » révèle, à mon sens, par son anomalie même, jusqu'à quel point l'histoire s'inscrit d'ordinaire au plus profond de nous. Ce qui est aussi un message, sinon

un défi, que je souhaite envoyer aux neurosciences qui, biologisant toute notre vie affective, tendent à oublier ceci : à quel point aussi nous sommes faits d'histoire. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

NICOLAS TRUONG

## DANS LES PREMIERS TEMPS DU CONFINEMENT DU PRINTEMPS, LES RÊVES DE MORT, DE PÉNURIE ET DE CONTAMINATION DOMINAIENT



LAURENT CORVAISIER